

s'effraya point : je prendrai moi même, le gouvernail—et le 20 novembre il doubla le cap. Cependant il ne se hasarda pas encore loin dans la mer ; il remonta la côte orientale de l'Afrique, pour apprendre des nouvelles des Indes. Plus il avança le long du pays des Hottentots, autour du cap *Corrientes*, le long de la côte de Sofala, plus il trouva de prospérité et de communications avec l'Inde. Dans le port de *Mozambique* il rencontra pour la première fois des vaisseaux avec des voiles, construits sans un seul clou ; les planches liées ensemble avec des cordes de cocos avec lesquelles on avait aussi calfaté les fentes. Les voiles consistaient en feuilles de palmier, et les plus grands vaisseaux avaient des cartes et des boussoles. Il n'y trouva pas seulement les produits des Indes : de la soie, des perles, des épices ; mais encore des Mahométans qui prenaient là des marchandises pour les transporter au golfe arabe. Alors il fut sûr d'avoir atteint le but de son voyage. Gama poursuivit encore sa route jusqu'à *Melinda* sous la ligne. On l'y accueillit en ami, on lui fournit des pilotes, qui avaient déjà plusieurs fois fait la route des Indes et il traversa l'Océan dans une largeur de 850 lieues : le 19 Mai 1499 il mouilla à *Calcutta* sur la côte de Malabar.

Le grand but de tant d'entreprises courageuses était donc enfin atteint ! Les Indes furent trouvées ! Mais les Portugais reconnurent bientôt qu'avec leurs 3 vaisseaux (ils en avaient brûlé un en chemin) ils ne pourraient pas faire de conquêtes, que leurs petites marchandises de verre, et autres objets étant épuisés ils ne feraient pas de commerce. Car ces Indiens n'étaient pas des nègres sauvages ; mais ils vivaient dans la prospérité, dans de grandes villes ; ils avaient des fabriques, un commerce florissant, une agriculture soignée. Un marchand de Tunis (sur la côte septentrionale de l'Afrique) qui y résidait pour suivre de près son commerce, fut très satisfait de rencontrer des Européens, Vasco de Gama fut par lui présenté au roi de Calcutta, et eut les meilleures espérances de conclure avec lui un traité avantageux. Mais les Mahométans craignant pour leur commerce, rendrent suspects les Portugais, comme s'ils venaient pour s'emparer du royaume, de sorte que Gama dut se féliciter de pouvoir échapper avec ses vaisseaux, la vie sauve. Il regagna Melinda, le cap et de là Lisbonne le 14 septembre 1499. Mais sa visite ne fut pas sans suite et le sceptre du plus atroce despotisme pèse jusqu'à ce jour sur ces beaux pays. Où les maîtres de l'Europe ont-ils mis le pied sans écraser le bonheur des nations ?

A. GIROD.

PEPSES.

Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

Il y a deux choses aux quelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'écrivain a dit que le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu ; moi je crois qu'il faut ajouter que c'est la crainte des hommes.

Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement paralyser.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare.

C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout : à quoi cela se réduit-il ? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela ? Y a-t-il là de quoi tant crier.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait, par des gens qui les ignorent.

Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

La nature ne m'a point dit : ne sois point pauvre ; encore moins : sois riche, mais elle me crie : sois indépendant.

— 00000 —

L'OURANG-OUTANG.

Deux voyageurs anglais étaient partis par une belle matinée pour aller chasser dans les bois de l'Isle de Sumatra ; c'étaient deux grands philosophes, chacun dans un genre opposé. L'un tout préoccupé d'histoire naturelle, ne voyait dans le monde que l'animal, et il avait porté toutes ses études vers cette intéressante partie de la création : l'autre voyageur, au contraire, tout entier aux idéalités avait voulu donner de la pensée et de l'âme à la pierre même, qu'il animait souvent sous son souffle poétique ; de sorte que ces deux personnages regardaient la nature avec une lunette toute contraire, pendant que pour la bien voir il suffit de l'œil nu et d'un cœur simple et droit.

A force d'avancer dans ces forêts qui ne sont plus vierges pour personne, nos voyageurs arrivèrent au sommet d'une roche escarpée, et ils allaient en redescendre, quand, au bas de la roche, ils aperçurent une famille entière plongée dans les douceurs du sommeil. Un animal de cinq pieds à peu près, avec une face couverte d'une barbe longue et crepue et une lèvre supérieure surmontée d'une épaisse moustache, tenait sa femelle entrelacée dans ses bras, tandis que trois ou quatre petits enfants couchés à leur côté sur un lit de mousse, semblaient dormir sous leur protection. A cette vue, le philosophe se mit à chercher dans sa mémoire quelque belle phrase sur l'homme sauvage pendant que le naturaliste mit son fusil en joue prêt à faire feu. A ce mouvement, son camarade épouvanté lui dit : Que faites-vous ? et quelle exécrable pensée vous porte à assassiner ce malheureux sauvage, et à priver sa famille de son appui !

— J'ai besoin de la peau de ce sauvage répliqua le naturaliste, je vous assure que notre société royale m'adressera des actions de grâce de lui avoir montré un si bel Ourang-Outang.

— Vous prenez cet homme pour un Ourang-Outang, mon ami ? Mais de grâce, considérez, je vous prie,